Riccardo Muti, avec l'Orchestre de jeunes Luigi Cherubini, au Théâtre Alighieri, à Ravenne (Italie). SERAVELLI

A Ravenne, Riccardo Muti aux sources de Verdi

Le maestro italien a créé une académie d'opéra consacrée au compositeur de « Macbeth », en Emilie-Romagne

REPORTAGE

RAVENNE (ITALIE) – *envoyée spéciale*

Sur l'affiche, Riccardo Muti est de dos, bras ouverts en arc de cercle, tel un atlante soutenant le monde. Un symbole de la mission que le grand maestro italien s'est donnée : transmettre aux jeunes générations ce qui lui a été confié. Pour ce faire, outre l'Orchestre de jeunes Luigi Cherubini fondé dix ans plus tôt, il a créé en 2015, à Ravenne, sa ville d'adoption, une Académie de l'opéra italien, plus particulièrement dévolue à Giuseppe Verdi, dont il revendique la filiation en ligne directe : *« Je ne prétends pas détenir la vérité absolue*, explique-t-il, *mais j'ai étudié la direction avec Antonino Votto, qui a été l'assistant de Toscanini à la Scala de Milan, lequel avait travaillé avec Verdi. Tous deux croyaient dans les valeurs morales d'une école italienne attachée au respect des partitions. C'est un savoir précieux, qui se perdra si je ne le transmets pas. »*

Après *Falstaff*, *La Traviata* et *Aïda*, la session 2018, qui se déroule du 21 juillet au 3 août, est consacrée à *Macbeth*, un opéra moins couru que les trois autres, mais que Muti dirige depuis plus de quarante ans, comme en témoignent une bonne dizaine de CD et de DVD enregistrés de Florence, en 1975, à Chicago, en 2013. A 76 ans le 28 juillet prochain, le maestro, qui vient de recevoir au Japon l'honorifique Praemium Imperiale for Music, est dans une forme éblouissante. Veste, pantalon et polo noirs, chaussures de sport, il animera sans cérémonie, durant deux heures et demie, la conversation publique qui ouvre la quatrième édition de son académie.

Après avoir présenté la brochette de jeunes musiciens qui travailleront durant deux semaines sous sa férule en présence du public – quatre chefs d'orchestre et quatre pianistes répétiteurs sélectionnés sur 300 candidats venus de 51 pays –, le maestro déroulera avec brio son credo. Une croisade contre ce qu'il appelle « la tradition », ce dévoiement stylistique qui affecte, plus que toute autre, la musique de Verdi. Du micro au piano, du prédicat à la commedia dell'arte, Riccardo Muti illustre la devise quasi théologique qui sous-tend l'académie : « étude, sacrifice et recherche ». Un sacrifice qu'il veut rédempteur. Personne n'a oublié la polémique déclenchée par *Le Trouvère* de décembre 2000, à la Scala de Milan, qui avait vu le ténor privé de contre-ut final dans le fameux *Di quella pira*, au prétexte que la note ne figurait pas dans la partition originale. Ce faisant, Muti s'était attiré les foudres des tenants de la tradition en même temps que le respect des philologues. *« C'est une guerre dont je ne verrai pas la victoire*, concède-t-il, lucide, *mais j'ai confiance dans les nouvelles générations, beaucoup plus ouvertes et enclines à revenir aux fondamentaux. »*

Jeu de mise à contribution

Muti démontrera aussi la modernité du chant verdien, cette *parola cantante* qui a signé, selon certains, la mort du bel canto : il parlera, citations à l'appui, de l'extrême attention du compositeur non à *« copier le vrai »*, mais à l'inventer, avant de laisser place à son aréopage de chanteurs. C'est ainsi que la soprano sud-coréenne Vittoria Yeo clôturera la démonstration avec la magistrale cavatine de Lady Macbeth à l'acte I, fraîchement fourbie sous la direction du maestro, qui célébrait quelques jours plus tôt avec *Macbeth* quatre décennies de collaboration avec le Teatro del Maggio musicale fiorentino.

Le lendemain, le 22 juillet, c'est dans un théâtre bondé dès 9 h 30 qu'a lieu une première journée de travail pour le moins intensif.

Le chef d'orchestre italien s'est donné comme mission de transmettre aux jeunes générations ce qui lui a été confié

Trois sessions se succèdent, la première avec les pianistes, deux autres avec l'orchestre, les artistes lyriques se prêtant de bonne grâce au jeu de la mise à contribution. *« Pour un chanteur, le travail préparatoire avec le pianiste répétiteur, avant la confrontation avec le chef et l'orchestre, est fondamental »*, précise le maestro, évoquant un dialogue qui englobe les relations entre texte et musique, technique vocale et profil psychologique du personnage. Muti est un mutant qui vole du chant au piano, corrige ici une voyelle trop ouverte, exige du clavier un legato schubertien dans un accompagnement à connotation populaire afin qu'il ne vire pas au vulgaire « oumpapa ».

Un cappuccino rapidement avalé durant la courte pause de 11 heures a mis l'Orchestre Cherubini sur le plateau, tandis que les jeunes chefs d'orchestre attendent de monter tour à tour au pupitre. Les remarques tombent, parfois sévères (*« Toscanini disait qu'un singe aussi est capable de battre la mesure »*), le plus souvent bienveillantes et circonstanciées. Comme lorsque l'Américano-Taïwanais Wilbur Lin (29 ans), sans conteste le plus expérimenté de la bande, se voit reprocher dans l'ouverture de *Macbeth* un sourire joyeux aux musiciens qu'il est censé convaincre de l'imminence du drame. Le maestro aime à s'adresser aussi au public, dont il s'est fait un tiers complice. *« Les jeunes chefs ont toujours tendance à presser le mouvement, car il leur faut agiter les bras »*, remarque-t-il, narquois, avant de tempérer : *« Mais je sais que c'est difficile, c'est pourquoi nous sommes ici. »* Le maestro ne pourra pourtant s'empêcher d'imiter, à la façon des Shadoks, les vents se répondant sans se rencontrer sous la baguette asyndétique de l'Ukrainien Oleksandr Polivkov dans l'Allegretto de l'acte III qui voit les sorcières convoquer les esprits de l'air. Avant d'expliquer que cette vision de Macbeth dans son sommeil cache, sous une apparente légèreté, une profonde tristesse, laquelle doit transparaître dans les couleurs instrumentales. De même les staccatos sporadiques de la « Scène de somnambulisme » de Lady Macbeth évoquent-ils le frottement compulsif d'une main que *« toute l'Arabie, avec ses parfums, ne pourrait purifier »*.

Mais les moments les plus beaux et les plus émouvants sont ceux où le maestro modèle la musique en direct par le truchement de l'autre. Que ce soit en soutenant la main encore incertaine du plus jeune de tous, le Hongkongais de 25 ans, Pak Lok Alvin Ho, ou en éclairant l'Américain John Lidfors dans la douloureuse aria de Macduff au début de l'acte IV, *O figli! o figli miei!* des éléments de technique vocale que tout chef d'opéra se doit de connaître. C'est ainsi qu'il donne en même temps une magnifique leçon de chant au jeune Giuseppe Distefano (qui porte le même nom que le partenaire attitré de la Callas, le grand Giuseppe Di Stefano), Sicilien à la voix puissante, aux aigus éclatants. Muti joue du ténor comme d'un instrument, le prenant aux yeux, aux épaules et à ses propres pièges, ne lui laissant rien passer. Peu à peu, un autre chant naît, plus concentré, libre et expressif, le chant verdien tel que l'entend Riccardo Muti, pain bénit pour le chanteur dont l'expressionnisme pétri des clichés de la « tradition » a apporté sans le vouloir de l'eau sale au moulin purificateur de Muti. Tout le monde sort avec l'impression de s'être approché d'un lieu secret, celui d'un art que le maestro délivre avec une générosité sans masque. Dans une dizaine de jours, l'académie s'achèvera avec deux concerts. Le premier sera donné le 1er août par Riccardo Muti, le second, avec les académiciens, aura lieu le 3 août – celui-là sera le « concert de gala ». ■

MARIE-AUDE ROUX

« Macbeth » de Verdi (extraits), 4e édition de l'Italian Opera Academy de Riccardo Muti. Avec Serban Vasile, Vittoria Yeo, Giuseppe Distefano... Le 1er août et le 3 août à 20 h 30, au Théâtre Alighieri, à Ravenne (Italie).

Le Monde, 26 luglio 2018

A Ravenna, Riccardo Muti e il ritorno alle origini di Verdi

Marie-Aude Roux

Dal 2015, il Maestro italiano ha creato, in Emilia-Romagna, un'accademia d'opera consacrata al compositore del *Macbeth*.

Sulla locandina, Riccardo Muti è di spalle, braccia aperte a semicerchio, come un atlante che sorregge il mondo. Un simbolo della missione che il grande Maestro si è dato: trasmettere alle nuove generazioni tutto ciò che gli è stato affidato. A tal fine, nel 2015, oltre all'Orchestra Giovanile Luigi Cherubini fondata 10 anni prima, ha creato a Ravenna, sua città d'adozione, un'Accademia dell'opera italiana, particolarmente incentrata su Giuseppe Verdi, del quale ne rivendica l'affiliazione in maniera diretta: "Non pretendo di possedere la verità assoluta – spiega - ma ha ho studiato sotto la direzione di Antonino Votto, che è stato l'assistente di Toscanini alla Scala di Milano, il quale aveva lavorato con Verdi. Entrambi credevano nei valori morali di una scuola italiana legata al rispetto delle partiture. È un sapere prezioso, che si perderà se non lo trasmetto."

Dopo *Falstaff*, *La Traviata* e *Aida*, l'edizione 2018, che si svolge dal 28 luglio al 3 agosto, è consacrata al *Macbeth*, un'opera di minor successo rispetto alle altre tre, ma che Muti dirige da oltre 40 anni, come testimoniano decine e decine di cd e dvd, registrati a Firenze nel 1975, a Chicago nel 2013. A 76 anni il prossimo 28 luglio, il Maestro, che ha da poco ricevuto dal Giappone l'alta onorificenza il *Praemium Imperiale* per la Musica, è in splendida forma. Giacca, pantaloni e polo neri, scarpe sportive, il Maestro ha animato, senza troppe cerimonie, per due ore e mezza, la presentazione pubblica che apre la quarta edizione della sua accademia.

Dopo la presentazione dei giovani musicisti che lavoreranno per due settimane sotto il suo controllo in presenza del pubblico – quattro direttori d'orchestra e quattro pianisti – selezionati tra 300 candidati provenienti da 51 paesi – il Maestro illustrerà con brio il suo sapere. Una crociata contro coloro che chiamano "la tradizione", quell'appropriazione stilistica che coinvolge soprattutto la musica di Verdi. Dal forte al piano, dal verbo alla commedia dell'arte, Riccardo Muti mostra il filo quasi teologico che sottende l'accademia: "studio, sacrificio e ricerca". Un

sacrificio che lo premia. Nessuno ha dimenticato la polemica innescata dal *Trovatore* nel dicembre del 2000, alla Scala di Milano, che vide il tenore privato dell'acuto finale nel famoso *Di quella pira*, con il pretesto che la nota non era presente nella partitura originaria. Facendo ciò, Muti si era attirato l'ira dei detentori della tradizione e allo stesso tempo il rispetto dei filologi. "È una guerra di cui non vedrò mai la vittoria - concede, lucido - ma ho fiducia nelle nuove generazioni, molto più aperte e inclini a ritornare sui fondamentali."

Muti dimostrerà anche la modernità del canto verdiano, questa *parola cantante* che ha segnato, secondo alcuni, la morte del bel canto; parlerà, citazioni alla mano, dell'estrema attenzione del compositore non nel "copiare il vero", ma a inventarlo, prima di lasciare lo spazio al suo areopago di cantanti. Per questo il soprano sud-coreano Vittoria Yeo chiuderà la dimostrazione con la magistrale cavatina di Lady Macbeth del primo atto, da poco esaltata sotto la direzione del Maestro, che ha celebrato qualche girono prima con il *Macbeth* i quarant'anni di collaborazione con il Teatro del Maggio musicale fiorentino.

L'indomani, il 22 luglio, nel teatro stracolmo di persone dalle 9.30, si è svolta la prima giornata di intenso lavoro. Tre sono state le sessioni, la prima con i pianisti, le altre due con l'orchestra, con gli artisti lirici che si sono messi in gioco di buon grado. "Per un cantante, il lavoro preparatorio con il pianista, prima del confronto con il direttore e l'orchestra, è fondamentale", precisa il maestro, suggerendo un dialogo capace di racchiudere la relazione tra testo e musica, tecnica vocale e profilo psicologico del personaggio. Muti è capace di passare dal canto al piano, corregge ora una vocale troppo aperta, esige dallo strumento un legato schubertiano in un accompagnamento dalla connotazione popolare in modo che non sconfini nel volgare "oumpapa".

Il tempo di un cappuccino bevuto velocemente nel corso della breve pausa alle 11 e l'Orchestra Cherubini è sul palco, mentre i giovani direttori d'orchestra aspettano il proprio turno per salire sul podio. Arrivano le correzioni, talvolta severe ("Toscanini diceva che anche una scimmia è in grado di battere il tempo"), più spesso benevole e circostanziate. Ad esempio, l'americano-tawainese Wilbur Lin (29 anni), senza dubbio il più esperto del gruppo, si è visto rimproverare nell'apertura del *Macbeth* un sorriso gioioso rivolto ai musicisti quando si presume che debba convincerli dell'imminente dramma. Al Maestro piace anche rivolgersi al pubblico, reso suo complice. "I giovani direttori tendono spesso ad affrettare il movimento, perché hanno bisogno di agitare le braccia", ribadisce con sarcasmo,

prima di smorzare: "Ma so che è difficile, è per questo che noi siamo qui." Il Maestro non riesce a non imitare, alla maniera degli Shadoks, i venti che non si incrociano sotto la bacchetta asindetica dell'ucraino Oleksandr Poliykov nell'Allegretto del terzo atto che prevede le streghe convocare gli spiriti dell'aria. Prima di spiegare che questo sogno di Macbeth nasconde, sotto un'apparente leggerezza, una profonda tristezza, che deve trasparire attraverso i colori degli strumenti. Allo stesso modo gli sporadici staccati della "Scena da sonnambula" di Lady Macbeth evocano lo sfregamento compulsivo di una mano che "tutta l'Arabia, con i suoi profumi, non potrebbe purificare."

Ma i momenti più belli e i più emozionanti sono quelli in cui il Maestro modella la musica in diretta tramite gli altri. Che sia sostenendo la mano ancora incerta del più giovane, il venticinquenne Pak Lok Alvin Ho, di Hong-Kong, o chiarendo all'americano John Lidfors, a proposito dell'aria dolorosa di Macduff all'inizio del quarto atto, *O figli! O figli miei!*, alcuni elementi di tecnica vocale che qualsiasi direttore d'orchestra deve conoscere. È così che ha dato una magnifica lezione di canto al giovano Giuseppe Distefano (che ha lo stesso cognome del coprotagonista accreditato dalla Callas, il grande Giuseppe Di Stefano), siciliano dalla voce potente, con acuti strepitosi. Muti fa suonare il tenore come uno strumento, lo coglie all'improvviso, lo prende in trappola senza lasciarlo mai cadere. Piano piano, un altro canto nasce, più incentrato, libero ed espressivo, il canto verdiano così come lo concepisce Riccardo Muti, pane benedetto per il cantante, il cui espressionismo pieno di cliché della "tradizione" ha portato senza volerlo dell'acqua sporca al mulino purificatore di Muti. Uscendo si ha l'impressione di essersi avvicinati a un luogo segreto, quello di un'arte che il Maestro dispensa con una generosità senza pari. Tra circa 10 giorni, l'accademia si concluderà con due concerti. Il primo sarà il primo agosto con Riccardo Muti, il secondo, con i partecipanti all'accademia, si svolgerà il 3 agosto e sarà il "concerto di gala".